

# Le thème de l'enfance dans la poésie québécoise contemporaine

LUCILLE ROY-HEWITSON

Pendant plus d'un demi-siècle, le thème de l'enfance semble avoir hanté l'imaginaire québécois. De grands poètes, tels que Nelligan, Saint-Denys-Garneau, Gatien Lapointe et Anne Hébert en ont fait le centre de leur oeuvre, une source d'inspiration constante. Si ce thème a évidemment évolué d'un auteur à l'autre, il n'en demeure pas moins une dominante qu'il serait malaisé de négliger dans toute analyse de leur oeuvre — que celle-ci soit thématique, structuraliste ou sémiotique.

Pour Emile Nelligan, l'enfance fut l'évasion suprême. Eden de pureté et de blancheur virginales recréé par la poésie et la musique, ce paradis fut le but même de son art. L'enfance dans cette oeuvre est un univers éthéré où n'accèdent que la prière, le souvenir et le songe — les trois étant de même nature chez Nelligan — un jardin ancien à jamais protégé de la réalité quotidienne. Le poète y demeure apparemment insensible à tout ce qui, freinant l'exaltation de son âme, le ramènerait brutalement sur terre:

Rien n'est plus doux aussi que de s'en revenir . . .  
Par le chemin du souvenir  
Fleuri de lys d'innocence  
Au jardin de l'Enfance

Au jardin clos, scellé, dans le jardin muet  
D'où s'enfuirent les gaietés franches.<sup>1</sup>

Dans un monde aussi protégé, la vie échappe à l'intensité de la joie comme de la peine, coulant avec la facilité d'un songe. L'âme du poète glisse d'un souvenir à l'autre, comme la musique qui l'habite finit par s'effacer, en broyant tout mélodie. Cet état est très proche du sommeil. L'enfance, chez Nelligan, est un rêve tranquille et heureux qui le ravit à la terre:

Les Brises ont brui comme des litanies  
Et la flûte s'exile en molles aphonies. . . .

O sommeil! donnez-moi votre baiser de joie.

Tout est fermé. C'est nuit. Silence . . . .

Un souvenir vibre  
En moi . . . Là-bas, au temps de l'enfance, ma vie  
Coulait ainsi, loin des sentiers, blanche et ravie!<sup>2</sup>

Aussi cette enfance, qui semble couler d'elle-même, peut-elle s'enfuir à tout moment. Il y a dans ces souvenirs toute la fragilité d'un rêve; une tristesse innée habite l'enfant. Son jardin est fané, sa vie a la délicatesse de la mousseline et des fleurs, sa clarté même n'est que celle d'une journée finissante. Dans toute cette poésie de regrets, on est soumis à la mélancolie et à la nostalgie d'un "soleil ancien", d'un soir interminable:

Toi-même éblouissant comme un soleil ancien  
Les Regrets des solitudes roses,  
Contemple le dégât du Parc magicien  
Où s'effeuillent, au pas du Soir musicien,  
Des morts de camélias, de roses . . . .

Là, peut-être à nos appels amis,  
Les Bonheurs dresseront leur front mélancolique,  
Du tombeau de l'Enfance où pleure leur rélique,  
Au seuil de nos ans endormis.<sup>3</sup>

Si la fuite éternelle de l'enfance entraîne, chez Nelligan, la mort du poète lui-même, c'est qu'elle était, semble-t-il, son "vaisseau d'or", son évasion dans l'au-delà:

Ce fut un grand Vaisseau taillé dans l'or massif  
Ses mâts touchaient l'azur sur des mers inconnues.<sup>4</sup>

Un double mouvement sous-tend cette poésie: une ouverture horizontale qui naît de l'exaltation de l'esprit. Prières, musiques et danses, en élevant et en transportant l'âme, accordent ici à l'homme le destin des astres. Elles lui apportent le détachement et la mobilité extrême des étoiles et des bergers – bohèmes champêtres qui fascinent le poète:

Bergère, à la mode champêtre,  
De ces soirs vous souvenez-vous?

Vous étiez l'astre à ma fenêtre  
Et l'étoile d'or dans les houx.<sup>5</sup>

L'or nous livre ainsi le clé de l'enfance chez Nelligan, se couleur fondamentale. L'or est le lien secret avec les astres, rattachant l'âme du poète à l'au-delà. Un ange, descendu du ciel, posa un jour à cet enfant des

“ailes d’or”<sup>6</sup>, dont le destin est de rejoindre les lueurs dorées du firmament. Un lien essentiel se dessine ici entre la blancheur et la pureté de l’enfance et ces “étoiles d’or” dont elles sont issues, et où elle doivent fatalement retourner:

“Mes couleurs! crie le vieil artiste  
“Je veux peindre la pose triste  
“De mon enfant dans son berceau. . . .

“Je veux saisir en son essor  
“Ce sublime idéal de neige  
“Avant qu’il retourne au ciel d’or!”<sup>7</sup>

Mais l’or, dans cette oeuvre, indique plus qu’une soif d’idéal, qu’une vocation céleste. Il rattache les fades souvenirs d’une enfance défunte aux pâles rayons du soleil couchant et des flammes éteintes. Il fut dans l’esprit tourmenté de Nelligan une lumière vacillante, aussi douce et fragile que son rêve d’une enfance à jamais révolue:

Quelquefois je suis plein de grandes voix anciennes,  
Et je revis un peu l’enfance en la villa,  
Je me retrouve encore avec ce qui fut là  
Quand le soir nous jetait de l’or par les persiennes . . . .

Ah! la sérénité des jours à jamais beaux  
Dont sont morts à jamais les radieux flambeaux,  
Qui ne brilleront plus qu’en flammes chimériques.<sup>8</sup>

L’enfance sera-t-elle moins chimérique pour Saint-Denys-Garneau? Oeuvre imaginaire ou réalité vécue? Trente ans plus tard, le poète des *Regards et Jeux dans l’espace* semble être demeuré prisonnier d’une enfance tout aussi condamnée, mais néanmoins authentique, d’une jeunesse qui se rattache autant au corps qu’à l’esprit. L’enfance, chez Saint-Denys-Garneau, n’est plus une évasion, mais un pouvoir: elle s’évertue à transformer à sa guise le monde réel.

D’où la signification du jeu. Jeux du regard, des mains qui fabriquent, des pieds qui dansent – le corps exerce ici sa liberté créatrice. En bouleversant l’ordre des choses, l’enfant prend possession de l’univers. L’activité de son corps affirme sa présence, sa nécessité:

Ne me dérangez pas je suis profondément occupé  
Un enfant est en train de bâtir un village. . . .  
Joie en jouer! paradis des libertés! . . .

Et dans ses yeux on peut lire son espiègle plaisir  
A voir que sous les mots il déplace toutes choses  
Et qu’il en agit avec les montagnes  
Comme s’il les possédait en propre.<sup>9</sup>

Ce que les mains de l'enfant ne peuvent accomplir, Saint-Denys-Garneau la confia au regard. Ce regard est unique dans la poésie québécoise. Essentiellement fluide, opposé par le poète aux "yeux de chair" des adultes,<sup>10</sup> il sait traverser couleurs et formes, toute l'opacité du réel, pour recréer l'unité du monde:

Tout le monde peut voir une piastre de papier vert  
Mais qui peut voir au travers si ce n'est un enfant.<sup>11</sup>

Grâce à la "fraîcheur" qu'il ressent sous ses paupières, l'enfant accède à une vision universelle, tout aussi harmonieuse et fluide. La transparence illimitée de son regard conquiert l'espace:

O mes yeux ce matin grands comme des rivières  
O l'onde de mes yeux prêts à tout refléter  
Et cette fraîcheur sous mes paupières  
Extraordinaire  
Tout alentour des images que je vois.<sup>12</sup>

Dans la poésie de Saint-Denys-Garneau, la danse prolonge en quelque sorte le regard, lui donnant une expression corporelle. Par ses bonds, l'enfant qui danse conquiert l'espace, tout comme son regard sait s'affranchir des limites matérielles. L'"équilibre impondérable" dont parle le poète dans le poème liminaire du recueil<sup>13</sup> se retrouve en plein mouvement; il n'existe que dans l'élan continu de l'enfant vers l'infini:

Mes enfants vous dansez mal . . . .

Vous ne savez pas jouer avec l'espace . . . .

La danse est seconde mesure et second départ  
Elle prend possession du monde  
Après la première victoire  
Du regard.<sup>14</sup>

Toutefois, l'au-delà se situe ici beaucoup plus proche de la terre que chez Nelligan. Ces voyages imaginaires effectués par le jeu, la danse et le regard, ne se font pas dans le ciel mais sur un océan qui, en apportant le monde entier à l'enfant, ne réussit jamais tout à fait à détacher celui-ci du port. La clarté marine de cet univers, cette lumière non plus dorée mais verte<sup>15</sup> associée à la fois à la mer et à l'orage, est liée à la fraîcheur du sol, et ses rayons demeurent rattachés aux yeux et au cœur de l'homme:

Que l'on regarde d'où l'on est  
Comme un enfant qui part en mer . . . .

Pour un voyage en plein soleil  
Mais le mer sonne déjà sourd

Et le ressac s'abat plus lourd  
Et le voyage est à l'orage . . . .

Qu'est-ce qu'on peut pour notre coeur  
Enfant en voyage tout seul  
Que la mer à nos yeux déchira.<sup>16</sup>

Dans la poésie d'Emile Nelligan, l'enfance s'efface imperceptiblement du souvenir du poète: chez Saint-Denys-Garneau, elle avorte tout à coup, détruite par la poète lui-même. Un excès de lucidité, l'opacité d'un milieu jugé étranger et hostile, finissent par dessécher apparemment la vie de l'enfant. La fluidité de son regard, cette fraîcheur illimitée sous ses paupières, l'agilité de ses membres et la créativité de son esprit, tout est enfin étouffée par un corps qui prend rapidement la consistance d'une cage d'os. L'image de l'oiseau, que le poète identifie maintenant à la mort, est un réalité un enfant mort: ce symbole trahit à merveille l'esprit créateur de l'enfance, emprisonné et trahi par un corps que le monde extérieur paraît avoir rendu opaque et dur:

Je suis une cage d'oiseau  
Une cage d'os  
Avec un oiseau . . . .

Il ne pourra s'en aller  
Qu'après avoir tout mangé  
Mon coeur  
La source du sang  
Avec la vie dedans

Il aura mon âme au bec.<sup>17</sup>

Et le poète ne tardera pas à détruire en lui-même la vitalité de son enfance. Ses doutes s'acharnent contre cette réalité, auparavant si présente à son esprit. De cette énergie créatrice et de ce regard merveilleux, il ne fait qu'une simple image, artificiellement nourrie par ses rêves et dont il voudrait être à jamais débarrassé. Dans un poème du *Voyage au bout du monde*, Saint-Denys-Garneau ramène sa propre enfance au niveau d'une enfance impersonnelle et médiocre, conforme à la bassesse environnante. Il met en doute l'existence de tout ce qui jusque-là a animé son art:

A propos de cet enfant qui n'a pas voulu mourir  
Et dont on a voulu choyer au moins l'image comme un  
portrait dans un cadre dans un salon  
Il se peut que nous nous soyons trompés exagérément sur  
son compte  
Il n'était peut-être pas fait pour le haut sacerdoce qu'on  
a cru  
Il n'était peut-être qu'un enfant comme les autres . . . .

(Enterrons-le, le cadre avec et tout).<sup>18</sup>

Quelques vers plus loins, l'enfant est définitivement prononcé mort. Il a disparu pour toujours avec le joie du poète, desséché par l'aridité du milieu. Saint-Denys-Garneau se reconnaît enfin vaincu dans son obstination à maintenir en lui un pouvoir créateur et une vision d'unité, trahi au plus intime de son être:

Quand est-ce que nous avons mangé notre joie  
Qu'à est-ce que nous avons mangé notre joie  
Qui est-ce qui a mangé notre joie  
Car il y a certainement un traître parmi nous . . . .

Tous les enfants et les bons animaux de cette journée  
qui sont morts . . . .

Dans cette espèce de rêve aux mâchoirs fermés  
Et dans cette espèce de désert de la dernière aridité.<sup>19</sup>

Nous retrouvons à nouveau le thème de l'enfance au coeur de la poésie de Gatién Lapointe, mais cette fois, l'enfance n'est plus la même. Ce que n'ont ni Nelligan ni Saint-Denys-Garneau n'a su préserver de la médiocrité ambiante, Lapointe en assure la durée en l'intégrant au cosmos. Une jeunesse universelle, invincible parce que rattachée au coeur même du monde, soutiendra maintenant l'enfance du poète.

Faisant de l'arbre, identifié à son propre corps, la clé symbolique de son oeuvre, Gatién Lapointe a créé une poésie de l'enracinement. La terre, réservoir des sources et du feu régénérateur, anime toute cette poésie où l'inhumation est la condition préalable du renouveau. L'enfance devient alors une seconde naissance: l'enfant renaît "sans père ni mère"<sup>20</sup>, soutenu par la jeunesse éternelle de la terre:

D'abord j'ai appris à souffrir pour naître  
Et naître a laissé de la terre sur mon corps . . . .

La joue sur le ventre de mon enfance  
J'écoute l'âpre merveille de vivre.<sup>21</sup>

Cette jeunesse est donc essentiellement élémentaire. Puisée dans le cosmos et recrée constamment sur le feu et l'eau, l'enfance, chez Lapointe, est une puissance physique qui apporte à l'homme la solidité, la vigueur et la durée de son propre sol. Le sang du poète renaissant véhicule dans son corps, telle une sève dans les veines de l'arbre, toute l'énergie obscure du monde:

Un cri sourd du coeur de la terre  
Monte par les racines de cet arbre . . . .

Retrouver, pierres-feu,  
Les mots d'une enfance perdue parmi la neige

Le fleuve envahi, ébloui, il dit!  
Et c'est le coeur du monde  
Qui bat dans ma poitrine.<sup>22</sup>

Pour la première fois dans la littérature québécoise, un poète accorde au corps de l'enfant sa pleine valeur. Saint-Denys-Garneau avait spiritualisé en quelque sorte ce corps, en le rendant léger, fluide, presque transparent. Le corps n'était plus alors que l'incarnation d'une liberté absolue. Par contre, le corps de l'enfant dans l'oeuvre de Gatien Lapointe est profondément matériel, lié, voire enraciné dans le sol. Son poids même assure sa survie, en l'intégrant à la terre. L'accent se porte sur la nudité de cette chair qui l'apparente à la fois aux trois règnes de la nature — le minéral, l'animal et le végétal:

Ce drapeau que le vent agite  
Et désespère  
Sur l'épaule nue d'un enfant,<sup>23</sup>

O que je remonte le cours du sang  
Et que les quatre vents pénètrent ma demeure  
Une bête réchauffe mon berceau  
Un oiseau me rend mon enfance . . . .

Je vais du sol à la première branche  
Je mesure le poids d'un épi qui mûrit.<sup>24</sup>

C'est ainsi par le moyen de son corps que l'enfant accède à la durée et à l'espace. Un temps premier, antérieur à la temporalité même, renaît sans cesse de cette terre pour assurer au poète un avenir et un monde réels. La connaissance de l'homme et de l'univers est la source, chez Lapointe, d'une ouverture continue dans l'espace et le temps qui propulse le fleuve vers la mer:

Espace et temps ô très charnelle phrase . . . .

Le monde naît en moi

Je suis la première enfance du monde . . . .

Je suis une source en marche vers la mer  
Et la mer remonte en moi comme un fleuve . . . .

Je vois le monde entier dans un visage . . . .

Je marche dans les pas du temps.<sup>25</sup>

Il reste à savoir si cette enfance, si bien enracinée dans le monde, demeure à l'épreuve du danger. Chez Gatien Lapointe, la neige et le froid s'acharnent contre le corps de l'enfant, menaçant constamment la durée et

l'espace qu'il puise dans le sol. Si cette enfance arrive quand même à survivre, c'est que le poète y veille. Par son souffle et ses paroles – ces cris passionnés – il attise la flamme élémentaire, faisant ressurgir la source. Dans une lutte corps-à-corps avec le temps, il maintient la vitalité fondamentale de sa chair contre toute menace externe. La poésie de Gatien Lapointe est un défi perpétuel lancé à la mort: elle nourrit dans son coeur une enfance universelle et durable:

Tirer de son sang la parole vive  
Délivre, ô terre, le feu premier!  
Il me faut trouver une patrie;  
Il me faut retrouver l'éternité . . . .

Parler à mots brefs . . . .

Et de tout son corps  
A souffle coupé,  
Comme on lance des pierres  
A la mort qui menace . . . .

Parler pour arracher de soi ces enfants morts,  
Ces cris avortés.<sup>26</sup>

Enfin, dans l'oeuvre d'Anne Hébert, nous retrouvons le thème de l'enfance dans toutes ses variantes québécoises. Toujours centrale à sa vision poétique, l'enfance est en même temps, chez cette artiste, ce qu'elle fut globalement pour Nelligan, Saint-Denys-Garneau et Gatien Lapointe. Bien que le thème évolue d'une oeuvre à l'autre, il est fondamental tout le long du cheminement imaginaire

Il y aura d'abord l'image stéréotypée de l'enfant blond ou blanc, vision d'idéal et de pureté absolue que rappelle Nelligan et Saint-Denys-Garneau. Mais cet enfant ne danse plus. Impersonnelle, figée et insensible, sa vie ressemble trop à l'image encadrée à laquelle les doutes de Saint-Denys-Garneau ont réduit, quelque temps avant sa mort, la vigueur essentielle de sa jeunesse. Si cette enfance semble éternelle, elle n'a plus de souffle et demeure sans pouvoir aucun sur le monde. La source régénératrice de Gatien Lapointe n'est encore qu'une eau fade, trop bien contenue:

Je veux te peindre en camaïeu, dit Michel, toute blanche, sans odeur,  
fade et fraîche comme la neige, tranquille comme l'eau dans un  
verre . . . .

Au matin, après avoir défait ses tresses, elle (Catherine) s'interrogeait  
dans la glace au sujet de la ressemblance que Michel désirait qu'elle eût  
avec un portrait d'infante, une pure fille de roi.<sup>27</sup>

Cinq années plus tard, une nouvelle enfance se fait jour dans l'oeuvre

d'Anne Hébert. *Le Temps sauvage* dévoile, à partir de 1963, une enfance liée à la vigueur de l'univers, jeunesse élémentaire, proche parente de celle qui inspire vers la même époque la poésie de Gatién Lapointe. Les enfants d'Agnès naissent d'un monde obscur et clos où les puissances souterraines du feu et de l'eau semblent assurer à la vie une pureté sauvage. Cet univers est féroce, domaine d'une force intégrale. C'est le monde de la passion individuelle, d'une liberté absolue soutenue par l'énergie cosmique. Nul ne nous l'explique mieux que les trois mères acharnées de cette oeuvre – Agnès, Elisabeth et soeur Julie:

Agnès – Une seule chose est claire, c'est ma volonté de vous garder tous ici, dans la montagne, le plus longtemps possible, à l'abri du monde entier, dans unelongue enfance sauvage et pure,<sup>28</sup>

Renaître à la vie intouchée, intouchable, s'écrie Elisabeth, sauf pour l'unique homme de ce monde . . . Violente, pure, innocente . . .

Retrouver l'enfance libre et forte en moi . . . Hors de ce monde, si vous le désirez. . . Telle qu'en moi-même, absolue et libre.<sup>29</sup>

Et soeur Julie d'ajouter dans *Les Enfants du Sabbat*:

Voici que je retrouve mon enfance . . . Je me réchauffe à la source de ma vie perdue, pareille à une chatte ronronnante s'installant près du feu.<sup>30</sup>

Pour Nelligan, Saint-Denys-Garneau, Gatién Lapointe et Anne Hébert, l'enfance est demeurée le thème fondamental de leur oeuvre, le clé de leur univers poétique. Source d'inspiration perpétuelle, elle fut, chez eux, intimement liée à la vie et à la mort, et surtout à la survie de leur art. La perte de l'enfance détruit la vision poétique de Nelligan, achève et le poète et l'homme dans le cas de Saint-Denys-Garneau. L'oeuvre entière de Gatién Lapointe n'est que la quête passionnée d'une jeunesse authentique et universelle: sa parole re-crée sans cesse l'enfance, la faisant ressurgir du cosmos. Enfin, dans l'oeuvre d'Anne Hébert, le poète meurt et renaît enfant. C'est une "enfant blanche" qui étouffe petit à petit dans *Le Tombeau des Rois*, et la même enfant révigoree qui renaît de la tombe au seuil de *Mystère de la Parole*. L'enfance, retrouvant dans le terre sa pureté et sa vigueur intégrales, apportera aux oeuvres subséquentes d'Anne Hébert toute la puissance et l'ampleur que nous leur connaissons aujourd'hui. Ainsi, depuis le début du siècle, le thème de l'enfance s'est maintenue, en évoluant, au coeur même de la poésie québécoise.

<sup>1</sup>Emile Nelligan, "Le jardin d'Antan", *Poésies complètes*, Montréal, Fides 1952 p. 55.

<sup>2</sup>*Id.*, "Presque berger", *ibid.*, pp. 106-107.

<sup>3</sup>*Id.*, "Dans l'allée", *ibid.*, pp. 60-61.

<sup>4</sup>*Id.*, "Le Vaisseau d'or", *ibid.*, p. 44.

<sup>5</sup>*Id.*, "Bergère", *ibid.*, p. 113.

<sup>6</sup>*Id.*, "Les Communiantes", *ibid.*, p. 139.

<sup>7</sup>*Id.*, "L'Ultimo Angelo des Correggio", *ibid.*, p. 185.

<sup>8</sup>*Id.*, "Ruines", *ibid.*, p. 58.

<sup>9</sup>Saint-Denys-Garneau, "Le Jeu", *Regards et Jeux dans l'espace*, in *Poésies* Montréal, Fides 1972, pp. 33-35.

<sup>10</sup>*Id.*, "Sans titre", *ibid.*, p. 82.

<sup>11</sup>*Id.*, "Le Jeu", *op. cit.*, p. 36.

<sup>12</sup>*Id.*, "Rivière de mes yeux", *ibid.*, p. 39.

<sup>13</sup>*Ibid.*, p. 31.

<sup>14</sup>"Spectacle de la danse", *ibid.*, pp. 37-38.

<sup>15</sup>"Glissement", *Les Solitudes*, in *Poésies*, *op. cit.*, p. 109.

<sup>16</sup>"Sans titre", *Regards et Jeux dans l'espace*, *op. cit.*, pp. 85-86.

<sup>17</sup>"Cage d'oiseau", *ibid.*, p. 92.

<sup>18</sup>"A propos de cet enfant", *Les Solitudes*, *op. cit.*, p. 176.

<sup>19</sup>"La Nuit", *ibid.*, pp. 183-184.

<sup>20</sup>Gatien Lapointe, "Face à face", *Le Premier Mot*, Montréal, Editions du Jour 1970, p. 23.

<sup>21</sup>*Id.*, "Seuil de l'Homme", *Ode au Saint-Laurent*, Montréal, Editions du Jour 1963, p. 11.

<sup>22</sup>"Face à face", *op. cit.*, pp. 24-25.

<sup>23</sup>*Ibid.*, p. 55.

24“Du sol à la première branche”, *Ode au Saint-Laurent*, *op. cit.*, pp. 25-26.

25“Ode au Saint-Laurent”, *ibid.*, pp. 67, 78-80.

26“Face à face”, *op. cit.*, pp. 50-53.

27 Anne Hébert, *Les Chambres de Bois*, Paris, Editions du Seuil 1958, pp. 83-85.

28 *Id.*, *Le Temps sauvage*. Montréal, Editions du Canada français, 1963, Montreal, Editions H.M.H. 1967, p. 11.

29 *Id.*, *Kamouraska*, Paris, Editions du Seuil 1970, pp. 117 et 123.

30 *Id.*, *Les Enfants du Sabbat*, Paris, Editions du Seuil 1975, p. 38.

*Lucille Roy-Hewitson is in the French Department at Dawson College, Montreal. Her research fields include modern poetry; she has also written a novel.*